



## Bulletin de l'APAD

9 | 1995  
Numéro 9

---

# Pour la construction d'un champ du développement rural

Denis Pesche

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/apad/1511>  
ISSN : 1950-6929

### Éditeur

LIT Verlag

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1995

### Référence électronique

Denis Pesche, « Pour la construction d'un champ du développement rural », *Bulletin de l'APAD* [En ligne], 9 | 1995, mis en ligne le 26 juillet 2007, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/apad/1511>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Bulletin de l'APAD

---

# Pour la construction d'un champ du développement rural

Denis Pesche

---

- 1 Dans un courrier publié dans le numéro du bulletin APAD, je m'interrogeais sur la manière d'intégrer à l'analyse du développement par les anthropologues ces mêmes anthropologues et plus largement tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, contribuent à penser, donc en partie à faire, le développement. Cet article n'a pas la prétention de proposer un "modèle" scientifique ni une théorie générale interprétative mais constitue plus modestement un effort pour conceptualiser un certain nombre d'observations et de constatations issues d'une pratique professionnelle dans le domaine du développement rural. Les principales idées s'inspirent en grande partie des analyses en terme de champ de Pierre Bourdieu. Cela peut donner l'impression d'une vision parfois schématique mais c'est à relier au souci de donner à cette analyse un pouvoir explicatif pour ceux qui travaillent dans le développement.
- 2 La construction d'un champ du développement implique d'identifier les agents ou institutions qui font partie du champ et d'en définir les positions pour ainsi « établir la structure objective des relations entre les positions occupées par les agents et les institutions en concurrence entre-eux » (Bourdieu et Wacquant, pp. 71 à 90). Dans le cas du développement rural, Olivier de Sardan identifie les principaux *acteurs du développement* (Olivier de Sardan, 1993) : paysans de statuts divers, femmes, jeunes sans emplois, notables ruraux, agents de développement de terrain, représentants locaux de l'administration, membre d'ONG, experts de passage, assistants techniques européens... Pour notre analyse, nous pourrions rajouter : les commerçants, les banquiers, les représentants des bailleurs de fonds, les universitaires (qui constituent une part non négligeable des "experts de passage") et les ressortissants d'un village. Comment s'y retrouver dans cette longue liste ? Chacun est-il à mettre sur le même plan et dispose-t-il des mêmes atouts à faire valoir lorsqu'un projet de développement *arrive* ?
- 3 L'introduction de la notion de champ permet d'ébaucher à grands traits le "paysage du développement" à partir de la notion de domination. Sans entrer dans le débat foisonnant de la définition du développement, on peut, comme Olivier de Sardan, partir d'une de ses

caractéristiques de base pour en faire une définition minimale : ce sont les transformations d'une société, la modification d'un état des rapports de force entre agents, transformations dans laquelle une ou des "interventions extérieures" jouent un rôle. On peut déjà remarquer que le champ du développement (dont on va définir plus loin les principales caractéristiques) entretient des rapports très étroits avec le champ du pouvoir (Bourdieu, 1989, pp 375-396) dans les sociétés concernées : par l'introduction de ressources nouvelles (argent, moyens matériels, ressources symboliques liées à la réalisations d'actions pour la communauté,...), le projet de développement introduit de profondes modifications dans la configuration du champ du pouvoir local et national : la distinction de ces niveaux n'a souvent pas lieu d'être ; (voir travaux de Pierre-Yves Le Meur au Bénin).

- 4 La répartition des agents dans le champ du développement peut se faire selon deux espèces de capital : l'argent et le savoir. L'argent, ou plus largement la puissance économique et matérielle, est depuis longtemps un moyen de domination au sein de bon nombre de sociétés. Quand au "savoir", c'est une notion polysémique dont le flou peut constituer une faiblesse mais aussi un avantage pour l'analyse. De fait, le savoir, ou plus largement l'assurance de détenir la vision légitime de la réalité, est l'autre moyen de domination en vigueur dans le champ du développement (et sans doute aussi dans d'autres champs). Ainsi, le savoir n'est pas une donnée facilement mesurable comme l'argent ou la puissance économique : sa mesure impose de repérer, à un moment donné et à un endroit donné, quels sont les savoirs dominants. En effet, on peut penser qu'une des particularités des savoirs (qui recouvrent partiellement ce que d'autres appellent *culture, représentations,...*) est d'abord la tendance à s'imposer aux autres types de savoirs, voire de les nier.

L'exemple du savoir technique dominant en agriculture est assez typique. Depuis des décennies, la majorité des "développeurs" a construit sa légitimité sur la détention d'une panoplie de savoirs techniques (révolution verte, paquets techniques, outils de diagnostics,...) en méconnaissant le plus souvent les savoirs paysans. Une expérience comme celle de *Campesino a campesino* au Nicaragua (échanges sur les pratiques paysannes) porte en elle un fort pouvoir subversif en renversant les rapports de domination par le savoir : ce sont maintenant des chercheurs qui viennent voir les paysans pour tenter de comprendre les techniques qu'ils utilisent. De la même façon, l'analyse que fait Enda Graf Sahel de sa pratique en développement l'amène à penser un nouveau développement en se basant sur une reconnaissance et une valorisation des "sens implicites" : la déconnexion non pas économique mais symbolique de la pensée dominante (dont le savoir dominant est une composante) est considérée comme la première étape indispensable à toute fondation d'un développement au service des dominés et des pauvres (Ndione, 1994). Olivier de Sardan souligne d'ailleurs bien à la fin de son article toute l'importance des savoirs paysans, non pas comme renversement simple des valeurs (traditionnel/moderne) avec le glissement populiste sous-jacent, mais comme savoirs actuels (et actualisés) ayant incorporé des éléments des différentes expériences passées (Olivier de Sardan, 1993).

- 5 Un des enjeux principaux du champ du développement est justement l'imposition d'une vision du monde. La détention d'un savoir dominant les autres devient un moyen privilégié d'assurer cette imposition et donc de maintenir voire d'améliorer sa position dans le champ. On peut ainsi, de manière grossière, attribuer à chaque agent du champ une certaine quantité de capital économique et de capital de savoir (proche du capital culturel de Pierre Bourdieu) pour schématiser un état donné du champ du développement. Cette forme de schématisation n'enferme en rien les agents dans des

rôles prédéterminés : au contraire « penser en terme de champ, c'est penser relationnellement » (Bourdieu, 1992).

- 6 Les bailleurs de fonds occupent une place dominante : ils dominent bien sûr par l'argent qu'ils injectent dans le développement mais aussi par la vision de la réalité qu'ils contribuent à imposer en commanditant des études, des analyses et des expertises (et surtout en validant les résultats de certaines). Us puisent une partie de leur légitimité dans la relation complexe et ambivalente qu'ils tissent avec ceux qui occupent une position dominante par leur savoir (experts, bureaux d'étude, universitaires...). Les bailleurs de fonds drapent parfois certaines de leurs décisions dans des habits de scientificité hâtivement constitués par des rapports d'experts d'autant plus reconnus qu'ils ont peu de chance d'être lus. En retour, certains universitaires ou intellectuels tirent profits (matériels et symboliques) de leur contractualisation avec les bailleurs de fonds et y puisent une légitimité pour leurs idées dans le cadre du savoir dominant. On observe aussi des pratiques de conversion de capital où tel scientifique de haut niveau abandonne sa carrière pour prendre des responsabilités au sein d'une agence de financement (l'inverse à ma connaissance n'existe pas).
- 7 Traditionnellement, ces bailleurs de fonds passent par des intermédiaires pour exécuter les projets de développement rural. Ces intermédiaires apparaissent au centre du schéma et constituent un groupe assez indifférencié où se côtoient ONG, ressortissants, agents techniques et responsables paysans. Ce qui caractérise cet espace et constitue le point commun à ces agents, par ailleurs fort différents, c'est le fait qu'ils sont en concurrence plus ou moins ouverte pour la captation de la rente matérielle des bailleurs de fonds mais aussi de la rente symbolique que constitue le fait d'avoir réalisé une activité "bonne pour la communauté" (ou au moins pour une partie significative de la communauté). On pourrait alors appeler cette aire une arène, au sens utilisé par Bailey (*L'interaction de la compétition* - Bailey, 1971, p 103) avec cette distinction fondamentale par rapport au champ bourdieusien que l'arène, au sens de Bailey, est un lieu (physique ou symbolique) dont on peut sortir et entrer selon sa volonté, et dont on peut décider de faire sortir et entrer quelqu'un.
- 8 Des nuances seraient bien sûr à introduire et ce schéma ne prétend pas représenter la diversité des situations que l'on peut rencontrer sur le terrain. Ainsi, certaines ONG dotées de fonds propres importants (ONG confessionnelles par exemple) ont une logique de fonctionnement qui tend vers celle des bailleurs de fonds alors que d'autres ONG, spécialisées dans un domaine technique précis, renforcent leur capital de savoir et parviennent ainsi à occuper une place privilégiée dans le champ du développement. Certains des agents de cette partie centrale peuvent être assimilés à des *courtiers du développement* (Olivier de Sardan et Bierschenk, 1993). Cette fonction de courtage crée même des emplois spécifiques comme au Pérou où certaines ONG emploient des "proyectologos" : personnes spécialisées dans la rédaction de projets intégrant toutes les recettes sémantiques et atours conceptuels à même de séduire les bailleurs de fonds.
- 9 Parmi cet ensemble d'agents, les ressortissants occupent une place à part dans la mesure où leurs séjours plus ou moins prolongés à l'extérieur de leur communauté leur a permis d'accumuler un capital économique mais aussi souvent des éléments du savoir dominant (capacité de comprendre et parler le langage des bailleurs de fonds, facilités avec l'écrit...). On observe d'ailleurs souvent que les "grands leaders paysans" dont nombre de personnes louent l'authenticité et le caractère "endogène" possèdent une histoire émaillée de voyages, de rencontres et d'ouvertures vers l'extérieur.

- 10 Si les banquiers et les commerçants dominent par leur dotation en capital économique, ils se situent en marge du champ du fait de leur engagement discontinu dans les opérations de développement. Le schéma reproduit d'ailleurs une vision encore très répandue : celle des "méchants commerçants" opposés aux "bons paysans". Dans bon nombre de situations, le commerçant (et notamment le petit) est proche du paysan et ce sont le plus souvent les agents du développement (ONG ou publics) et les intervenants extérieurs qui ont tendance à opposer ces deux catégories. Cela ne veut pas dire, loin s'en faut, que paysans et commerçants n'ont pas d'intérêts divergents voire opposés mais leur position commune de dominés par le savoir dominant leur confère une proximité (sociale, culturelle...) qui parfois explique les liens complexes qui les unissent.

C'est le cas observé lors d'une étude au Burkina. Parmi la population de groupements d'éleveurs étudiée, on a observé que les groupements d'éleveurs "encadrés" par des ONG avaient des difficultés chroniques alors que d'autres groupements comptant des commerçants en leur sein voyaient leurs activités prospérer. Sans voir forcément de relation de cause à effet, on peut penser que les groupements d'ONG, souvent créés pour gérer une action conçue de l'extérieur, ne tenaient pas la route au moindre problème alors que les autres groupements avaient trouvé une stabilité dans un mode de fonctionnement associant des éleveurs "purs", livrant régulièrement leur bétail, et des éleveurs-commerçants capables de s'insérer rapidement dans les réseaux complexes de la mise en marché du bétail sahélien et de saisir les opportunités de ventes mais aussi d'approvisionnement en intrants d'élevage (étude menée en 1994 par trois stagiaires avec la collaboration du réseau GAO, Solagral, AFDI et VSF).

- 11 Le point faible de cette rapide construction du champ du développement rural réside sans doute dans le caractère polysémique du terme *savoir*, et donc de l'axe de classement qui permet de positionner les agents. On pourrait pourtant, au delà de la diversité des facteurs qui sont au principe des divisions observées dans les diverses réalités sociales, retrouver les régularités qui permettent de comparer des situations différentes. Le *parti pris de la complexité* adopté par Olivier de Sardan risque à mon sens de déposséder le "développeur" des outils d'analyse de la réalité dans laquelle il agit et de le condamner à une "sociologie ou une ethnologie de bazar" <sup>1</sup>. Je préfère adopter le parti pris du schématisme, quitte à complexifier le schéma en fonction des spécificités des situations observées. Non pas qu'il faille nier la complexité de la réalité, mais comment forger les outils utilisables pour permettre à ceux qui font le développement de mieux comprendre les enjeux de leurs actions et ainsi pouvoir agir avec plus de lucidité et de discernement ?
- 12 L'intérêt de la construction d'un champ du développement réside sans doute aussi dans le dépassement de la notion de *stratégie* qui porte en elle toute les dérives possibles. Les acteurs ont des stratégies multiples, renvoyant à des systèmes de valeurs complexes... Est-ce à dire que l'acteur, comme on pourrait le comprendre, est relativement indifférencié et qu'il lui suffit de savoir saisir les opportunités qui se présentent à lui et intégrer les éléments extérieurs pour produire une stratégie adéquate en accord avec ses valeurs ? On glisse vite vers un a priori sous-jacent de l'acteur rationnel, sorte d'électron libre se baladant de manière pertinente au gré des expériences dont il tire de manière cumulative un savoir faire de plus en plus sophistiqué. Cette vision de *l'acteur agissant* est bien analysée par Norman Long (Norman Long, 1994) dans un souci salutaire de dépasser les "couplets d'opposition fictifs" (Bourdieu, 1995) qui reflètent le plus souvent des oppositions de position dans l'espace des sciences sociales et/ou plus largement dans la société. En introduisant l'idée de "stocks de discours disponibles qui sont, dans une certaine mesure, partagés par d'autres individus contemporains ou peut être par des

prédécesseurs", Long complète les modèles d'analyse de l'action rationnelle en introduisant ce qui leur fait le plus souvent défaut : la dimension historique (Long, 1994, p 19). L'auteur souligne aussi l'importance d'identifier les enjeux autour de la connaissance afin de repérer les modèles dominants et, par là-même, les acteurs qui dominent les autres (ibid, p 20).

- 13 Dans cet esprit, l'introduction du concept de champ pour l'analyse du développement me semble contribuer à dépasser les oppositions entre les deux courants de la théorie de l'action qui dominent encore certains débats en science sociale (Wacquant et Calhoun, 1989). Comment ne pas tomber dans l'ornière d'une « philosophie sociale de l'individualisme volontariste » qui, par le biais de l'économie néo-classique, domine bon nombre d'approches en sciences sociales par le postulat de l'action rationnelle ? Encore une fois, c'est sans doute par l'intégration de la dimension historique dans l'analyse que les couples d'opposition stérile (acteur/système, institution/agent, structure/culture) peuvent être dépassés. L'idée d'apprentissage (Merrien, 1990) exprime sous une forme simple une idée portée dans le concept d'habitus : « ...système socialement constitué de dispositions structurées et structurantes qui est acquis par la pratique et constamment orienté vers des fonctions pratiques » (Bourdieu, 1992, p 97).
- 14 L'analyse est à poursuivre et ces quelques idées méritent sans doute d'être affinées, discutées, critiquées et, je l'espère, enrichies. Elle constitue un premier essai de systématisation de réflexions accumulées au contact régulier d'une bonne partie de ces agents constituant le champ du développement rural ci-dessus décrit.

---

## BIBLIOGRAPHIE

**Bailey (F.G.)**, *Les règles du jeu politique*, PUF, 1971, 249 pages.

**Bourdieu (Pierre)**, *La noblesse d'Etat : grandes écoles et esprit de corps*, Editions de Minuit, 1989, 568 pages.

**Bourdieu (Pierre)**, "La cause de la science", *Actes de la recherche en sciences sociales* n°106-107, mars 1995, 8 pages.

**Bourdieu (Pierre)** et **Wacquant (Loïc J.D.)**, *Réponses : pour une anthropologie réflexive*, Seuil, 1992, 267 pages.

**Merrien (François-Xavier)**, "Etat et politiques sociales : contribution à une théorie "néo-institutionnaliste", in *Sociologie du travail*, 3/1990, 30 pages.

**Ndione Emmanuel Seyni** (dir.), *Réinventer le présent : quelques jalons pour l'action*, Enda Graf Sahel, Dakar, 1994, 131 pages.

**Olivier de Sardan (Jean-Pierre)**, "Le développement rural comme champ politique local", in *Bulletin de l'APAD* n°6 de décembre 1993.

**Olivier de Sardan (Jean-Pierre)** et **Bierschenk (Thomas)**, "Les courtiers du développement", in *Bulletin de l'APAD* n°5 de juin 1993.

**Wacquant (Loïc J.D.) et Calhoun (Craig Johnson)**, "Intérêt, rationalité et culture : à propos d'un récent débat sur la théorie de l'action", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* n° 78, 1989.

## NOTES

1.Olivier de Sardan, 1993 : dans cet article, la réalité du développement nous est décrite comme complexe : "affrontement de multiples acteurs" pensant leur actions "à l'aide de codes hétérogènes" en utilisant "une grande variété de références et de ressources sociales"... les exemples sont nombreux et les mots insistants pour convaincre le lecteur de la complexité du développement et de la quasi impossibilité pour le "développeur" (et encore moins pour le "développé" bien que le doute soit institué : la faiblesse des études sur les représentations qu'ont les "populations cibles" des développeurs est très justement soulignée) de s'y retrouver dans la réalité qu'il contribue pourtant à transformer. Au risque d'être un brin provocant, l'anthropologie peut-elle être utile au développeur si elle le cantonne à un rôle, sans espoir d'émancipation ?

---

## AUTEUR

DENIS PESCHE

Réseau GAO, Université de Nanterre-Paris X